

DE LA DANSE A LA PHILOSOPHIE

L'univers raffiné a mis quelque temps à s'éprendre d'Isadora Duncan. Il ne semble pas que sa patrie d'origine ait tout d'abord compris la perfection innée de son art. Paris, jadis, la vit avec curiosité danser la musique de Gluck et avec indignation interpréter chorégraphiquement du Beethoven. Alors, elle s'en alla à Berlin et l'on s'étonnerait évidemment qu'elle eût fait choix de la capitale germanique pour y créer un institut s'il n'était plus nécessaire encore à ses jeunes élèves d'être candides que d'être souples. En tout pays, l'adolescence peut acquérir la souplesse désirable ; la candeur, c'est autre chose. Le peuple allemand en apporte volontiers aux œuvres de l'esprit ; ce qui l'a conquis le domine ; il s'y donne sans arrière-pensée, sans respect humain... sans se retourner pour voir ce qu'on en pense.

On dit que ce fut par un vase antique qu'en sa propre enfance Isadora Duncan reçut la révélation de l'art grec : une révélation profonde, entière, totale, — un de ces chocs mystérieux qui révolutionnent l'être humain en formation et décident de sa destinée. La distance était grande entre la Grèce et l'Ouest américain — la distance géographique et sans doute aussi la distance ethnique, mais c'est le privilège du génie grec de franchir comme le rayon de lumière toutes les frontières et, comme l'a dit M. de Coubertin dans ses *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* : ils sont légion ceux qui, depuis la suite des temps, ont rêvé de refaire de la vie avec des morceaux de la divine Hellade. Le même auteur, dans le même volume, décrit avec un enthousiasme prophétique l'avenir artistique de la Californie et cite ces vers ambitieux.

Thy sons shall be as gods of classic story ;
Thy regal daughters noble, fair and strong.
From thy new world shall rise immortal heroes,
O golden land of labor, art and song.

Il n'est donc pas si étonnant, après tout, qu'une nature incomparable ait prédisposé la jeune américaine à concevoir assez vivement pour souhaiter d'en rénover quelque chose — cette beauté

et cette poésie qui furent grecques par excellence : la beauté et la poésie du mouvement. « Dès qu'elle sut marcher, a écrit M. de Saint Marceaux, l'illustre sculpteur français, elle dansa naturellement, obéissant à la mesure éternelle du temps qu'elle sentait battre en elle. Sa danse est faite de l'éloquence des gestes cadencés et non de mouvements conventionnels auxquels la banalité enlève tout intérêt ». Isadora Duncan se rendit en Grèce et, dit encore l'artiste que nous venons de citer : « Elle dansa au théâtre de Bacchus et baisa passionnément la chaude poussière rose de l'Attique, divin mélange coloré par les cendres du grand Pan unies à celles des nymphes rougissantes ». Peut-être est-ce un peu beaucoup dire : on oublie trop crue, pour rose qu'elle fut, la poussière d'autrefois était quand même de la poussière qui prenait à la gorge, gênait les promeneurs et salissait leurs vêtements, tout comme celle que nous respirons nous-mêmes. Ceci n'est pas pour diminuer l'instinctive grâce et la parfaite beauté des attitudes et des gestes de Miss Duncan. Les Parisiens, mieux avertis, viennent cette fois de trépigner d'admiration au spectacle d'une si merveilleuse « Iphigénie ». Seulement, les Anciens, n'en doutons pas, l'eussent, eux aussi, considérée comme exceptionnelle et ce serait commettre une grande erreur que de s'imaginer une époque où un pareil art courait les rues. Tel ne fut jamais le cas. Les grands artistes sont rares et l'ont toujours été. Une flamme surhumaine se révèle en eux dont l'origine s'enveloppe toujours d'un impénétrable mystère.

Voilà ce qui ôte au rêve généreux dont vit Isidora Duncan une bonne part de sa valeur — car la charmante danseuse a fait un rêve et c'est encore M. de Saint-Marceaux qui nous le définit avec une sympathie non déguisée. Il s'agirait de créer en quelque sorte une « école de vie heureuse » — Isidora Duncan voudrait « par la seule vertu du rythme, par la communion intime avec la nature et par la non-résistance à ses lois, former des générations d'élèves qui, devenues adultes, s'envoleraient une à une, semblables aux graines légères des plantes, pour aller au loin porter des germes d'art et de bonheur ». Comme moyens pédagogiques, « la liberté et la vérité. Une seule règle : suivre joyeusement l'instinct sans jamais mentir. Ces enfants seraient élevées dans la beauté du geste, dans la beauté de la reconnaissance envers toutes les manifestations de la vie ».

Hélas ! Hélas ! Quelle utopie ! La beauté du geste est un accom-

pagement. On n'en vit pas. Le bon Lafontaine qui connaissait l'humanité a pourtant prévenu dès longtemps les cigales que « chanter tout l'été » n'était pas une solution au problème de l'existence. Isadora Duncan, pourquoi ne vous contentez-vous pas d'apprendre à vos petites élèves la danse, la vraie, celle que vous avez si bien rénovée, sinon créée — au lieu de vouloir en tirer pour elles un système philosophique destiné seulement à prendre rang dans le musée de la sociologie entre les institutions des phalanstériens et les divagations des naturistes. Souvenez-vous de la Californie, votre patrie d'origine et de la strophe que nous venons de citer : *O golden land of labor, art and song !* Avant tout on y travaille. Dans l'ancienne Grèce aussi, votre patrie d'adoption, on travaillait. L'art et la chanson ne venaient qu'après le labeur. Et ce n'est pas en « suivant joyeusement l'instinct » qu'on s'entraîne au labeur.

PATINEURS, JOUEZ AU HOCKEY

Si la musique de Weber « invite à la valse », il n'est rien qui invite mieux au patinage que le hockey. Beaucoup de gens pensent sans doute que, pour s'adonner à ce jeu, il faut faire partie d'une équipe régulière et, s'ils ont assisté à quelque match un peu vivement mené, il leur est resté le souvenir d'une mêlée dans laquelle il ne fait pas bon se jeter, à moins qu'on ne soit déjà un patineur émérite aussi solide sur la glace qu'un chat sur les toits. Mais qu'ils s'essayent, d'abord seuls, puis avec un partenaire, à un hockey embryonnaire et bientôt, avec le sentiment d'un amusement véritable, leur viendront une sûreté, une confiance qui les aideront beaucoup à faire des progrès en patinage. Il y a là quelque chose d'analogue au système préconisé par M. de Coubertin et qui consiste à faire de l'escrime équestre, pratiquée selon certaines données, un précieux adjuvant pour l'enseignement de l'équitation. Le hockey, en somme, consiste principalement à pousser devant soi, en une manière de *dribbling*, la balle à l'aide d'une crosse en bois et, de temps à autre, à la chasser fortement dans la direction du but à atteindre. Sur la glace, une balle de hockey ne s'attarde guère en route; la moindre poussée lui fait franchir beaucoup